



**HAL**  
open science

## Parler d'islam à l'université... dans le Golfe

Arnaud Lacheret

► **To cite this version:**

Arnaud Lacheret. Parler d'islam à l'université... dans le Golfe. Colloque Après la déconstruction: reconstruire les sciences et la culture, Odile Jacob, pp.142-146, 2023. halshs-03912350

**HAL Id: halshs-03912350**

**<https://shs.hal.science/halshs-03912350v1>**

Submitted on 24 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Parler d'islam à l'université... dans le Golfe.

Arnaud Lacheret

Skema Business School – Université Côte d'Azur

Je m'appelle Arnaud Lacheret, je suis Associate Professor à l'*Arabian Gulf university*, université publique appartenant conjointement aux 6 monarchies du Golfe, située au royaume du Bahreïn depuis 2017. Je suis techniquement le seul professeur de science politique au sens occidental du terme du pays où je vis et je dirige la « *French Arabian Business School* », département opéré en collaboration avec l'Essec. Cette université ne ressemble pas à la plupart des établissements du Golfe en termes de composition du corps professoral : nous ne sommes que deux directeurs de départements à ne pas être arabes et je pense être le seul non musulman.

J'ai profité de cette expatriation, depuis maintenant 5 ans, pour orienter mes recherches sur le dialogue entre islam et culture arabe à travers notamment l'exemple de la femme de la classe moyenne et de son rôle dans le Golfe. Pour cela, j'ai effectué des dizaines d'entretiens qualitatifs enregistrés de femmes managers saoudiennes, bahreïniennes et koweïtiennes afin de mieux comprendre comment, dans des pays où l'islam est pratiqué de façon rigoureuse, voire conservatrice, les femmes avaient pu s'insérer dans une société qui s'était ouverte économiquement, notamment suite à des réformes leur donnant accès à l'emploi salarié et aux postes de direction. Ma démarche était donc interprétativiste et déductive, à la limite de l'observation participante puisque je me retrouvais plongé dans le milieu que j'étudiais.

J'en ai sorti un livre « *La femme est l'avenir du Golfe* » et plusieurs papiers scientifiques qui pointaient, bien entendu, le facteur islamique et le rôle de la femme dans ces sociétés telles qu'elles le décrivaient. J'y remets en cause de façon assez claire la notion de « féminisme islamique » qui s'oppose, selon plusieurs chercheurs, au « féminisme universaliste » ou « féminisme libéral » pour reprendre la classification établie par Madawi Al Rasheed notamment. Avec un collègue de l'université de Bahreïn, Mohamed Omar Farooq, nous avons également interrogé les représentations du voile islamique par les femmes arabes du Golfe. Cela a donné un papier publié dans « *Arabian Humanities* » l'an dernier intitulé « *Islamic veil in the Gulf and Arabian modernity: a qualitative study on female managers* ».

Cette activité de recherche s'est ainsi traduite par plus d'une dizaine de papiers, livres et chapitres d'ouvrages publiés sur la question musulmane dans le Golfe. J'ai adapté ce questionnaire en France où j'ai pu interroger 23 femmes cadres de la deuxième génération de l'immigration nord-africaine. Cette recherche a été publiée dans mon dernier livre « *Femmes, musulmanes, cadres, une intégration à la française* » paru en octobre 2021.

Dans toutes les études et collectes de données que je lance, je veille à respecter un protocole le plus précis possible, notamment en termes d'enregistrement, de sélection de l'échantillon, de respect du questionnaire, d'anonymisation et de traitement des données. Cela me permet de me situer au maximum dans une certaine neutralité axiologique par rapport à mon objet de recherche. Je suppose aussi, pour reprendre un peu Bourdieu, que ma position d'occidental devant faire l'effort d'interroger des musulmanes me fait inconsciemment être moins actif et plus à l'écoute, dans une posture sans doute plus modeste et donc suscitant moins d'animosité en dépit des questions très intrusives que je pose. Le questionnaire compte en effet plusieurs aspects sensibles, notamment sur la polygamie, sur le voile islamique, sur le statut de la femme en islam et sur le féminisme islamique.

Mon ouvrage et les articles m'ont valu plusieurs invitations dans des conférences dans le Golfe. Parmi les plus marquantes, on notera une conférence à la Sorbonne Abu-Dhabi devant un parterre d'étudiantes émiriennes, ensuite à la Gulf University for science and technology au Koweït où mon livre a été discuté par une universitaire Koweïtienne, puis à la Royal University for women de Bahreïn et à l'ambassade de France au Bahreïn où mes propos ont été discutés par deux membres du gouvernement de ce royaume.

Côté saoudien, l'accueil du livre fut tel que le journal Arabnews en langue française me fait intervenir désormais toutes les semaines dans ses colonnes, mon dernier article paru le 30 décembre 2021 critique assez frontalement la notion d'islamophobie et sa récupération par les islamistes.

Que conclure de cet accueil chaleureux, malgré des propos qui, il suffit de lire mes livres et les commentaires que la presse a pu en faire, sont loin de sombrer dans la complaisance mais sont attachés à une vraie rigueur analytique ? Tout d'abord, on peut se dire que les monarchies du Golfe, qui sont loin d'être des démocraties libérales, parviennent à prendre une distance avec l'islam politique et acceptent de débattre de son influence et d'en faire un objet d'études. Les frères musulmans sont d'ailleurs interdits dans la plupart des pays du Golfe, ce qui, justement, permet à un occidental comme moi de parler sans trop de retenue, à la condition que je me colle à un protocole garantissant une certaine neutralité axiologique wébérienne.

Si la discussion critique sur l'islam est possible dans le Golfe, ainsi qu'Amélie le Renard a également pu en faire l'expérience avant moi en Arabie saoudite ou aux Emirats Arabes Unis, ce sont les réactions en occident qui m'ont montré à quel point le sujet était délicat, pour ne pas dire tabou.

Cela a commencé en 2019, alors que le président, Saoudien, de mon université réfléchissait à ma titularisation en tant qu'assistant professor. Un Français, dont je ne connaissais hélas jamais l'identité, a envoyé à l'université une sélection de mes interviews dans la presse suite à plusieurs de mes publications, sélectionnant systématiquement les phrases où je prenais position en faveur de la laïcité et illustrait certains abus des islamistes en France. Son email était accompagné d'un message signifiant très clairement à mon Président qu'il s'apprêtait à recruter un « islamophobe ».

J'eus donc droit à une convocation, la veille de ma titularisation, où mon président m'a sorti un à un les nombreux articles et leurs traductions et m'a demandé de m'expliquer. Cela a duré trois heures au cours desquelles je n'étais pas exactement à l'aise. Le lendemain, j'apprenais par la DRH que le Président avait décidé de me titulariser au poste d'Associate Professor, soit un échelon au-dessus de celui qu'il m'avait proposé initialement. Ce signe montre clairement que si l'on se place dans une posture de chercheur en acceptant la controverse sur un plan scientifique en dépassionnant le débat, il est tout à fait possible de parler d'islam à l'université dans la région où je vis. Il montre aussi qu'en France, certains pensaient me mettre en difficulté en dénonçant mes propos au plus haut niveau de mon université. Force est de constater qu'ils en ont été pour leurs frais. Force est de constater également que ces gens ont fait preuve de ce dont je parle dans l'introduction de « la femme et l'avenir du Golfe » : ils ont appliqué un filtre néo orientaliste, pour moderniser l'expression d'Edward Said en fantasmant complètement la façon dont il imaginait que les arabes allaient interpréter mes propos et mes recherches, adoptant une attitude complètement paternaliste, imaginant qu'il fallait « défendre » les musulmans qui se sentiraient offensés. Il n'en fut strictement rien, heureusement pour moi.

L'autre choc pour moi se produisit lors de la sortie de mon papier sur le voile islamique. Voulant avoir l'opinion de pairs suite à sa publication dans « *Arabian Humanities* », j'eus le malheur de le

poster en ligne sur la plateforme « Academia » et en quelques minutes, des universitaires britanniques et américaines ont déferlé en postant des commentaires extrêmement négatifs, sans avoir lu le papier, bien entendu. J'ai tenté quelques réponses d'ordre scientifique, mais systématiquement, ce qui était mis en cause était ma condition d'homme blanc occidental. Le fait que mon coauteur soit bengalais musulman et accessoirement spécialisé en droit et finance islamique n'était visiblement pas grand-chose à leurs yeux. J'ai donc retiré le papier de cette plateforme afin de ne pas attirer de problèmes à mon institution mais me suis permis de contacter l'une des contemptrices les moins virulentes – tout est relatif – afin de creuser un peu le sujet. Peut-être après tout avais-je été maladroit dans ma formulation, peut-être qu'un mot utilisé en anglais avait un double sens que j'aurais pu ignorer.

C'est ainsi avec Hasnaa Mokhtar, postdoctoral fellow à l'université Rutgers dans le New Jersey qui est l'une des meilleures universités publiques américaines, titulaire d'une bourse Fullbright, avec qui j'allais échanger. Je vous fais la traduction d'un de ses messages : *« Je pense que vous devez vous demander pourquoi un chercheur homme blanc s'associe avec un autre chercheur pour écrire à propos des femmes. En quoi cela aide-t-il les femmes du Golfe ? Comment cela construit un narratif biaisé à propos des femmes du Golfe en effaçant leur complexité ? Ces questions doivent vous faire réfléchir, soyez honnête avec vous même »*.

Je vous fais grâce des références coloniales et sur mon statut d'occidental constamment mobilisées au cours de son long message. Ce qui est intéressant ici, c'est que nous avons un condensé de ce qui m'a été reproché par des dizaines d'universitaires anglo-saxon et qui m'est aussi reproché en France : outre le fait que je ne serais en soi pas légitime pour les mener de par mon genre, ma couleur de peau et ma religion, mes travaux ne serviraient pas la cause... Car pour ces gens, il faut que les travaux parlant de l'islam servent une cause, un but autre que celui de la recherche. Ils ne peuvent pas prétendre être simplement neutres et appliquer un protocole de recherche puis en exposer les résultats. C'est au passage ce que nous reprochent ceux qui critiquent ce colloque : nous rejetons la recherche militante quel que soit le militantisme, même si celui est « noble » aux yeux de certains. Mon combat en tant que chercheur n'est pas celui de l'égalité homme/femme, de la lutte contre l'islamophobie ou le racisme, il est l'étude d'un objet social : l'islam et de ses liens avec la culture arabe. Si ensuite, le monde politique ou militant veut utiliser mes travaux pour enrichir sa réflexion, ce sera avec plaisir et je pourrai même aider, mais ce ne sera plus un travail de recherche.

En cela, on touche ici à toute la limite de la discussion sur l'islam en occident, telle qu'elle tend à devenir la norme : tout propos sur l'islam semble analysé à travers une grille de lecture idéologique. Cela étant, j'ai le même problème quand j'ai à faire à un public occidental qui lit mes travaux et me trouve « *complaisant* » et insuffisamment critique. Ces propos peuvent aussi venir de confrères sympathiques par ailleurs, mais qui sortent de leur rôle de chercheur devant être attaché à un protocole, une méthode, une démarche.

On peut donc parler d'islam à l'université, en tous cas au sein d'une université comme la mienne car justement, on ne cherche pas à faire taire celui qui adopte une démarche scientifique et l'on combat, parfois de façon que nos démocraties libérales réprouveraient, l'islam politique et la politisation de la question religieuse.

Je conclurai en rappelant que le rôle de l'enseignant-chercheur ne se résume pas au rôle de scientifique. Il est aussi un enseignant et doit donc transmettre la méthode de recherche, la culture de l'épistémologie et de la distance critique aux étudiants. Lorsque j'apprends que des étudiants affichent les noms d'universitaires, qu'ils manifestent idéologiquement contre ce colloque, je me dis que, quelque part, les enseignants-chercheurs ont peut-être failli à leur mission wébérienne et qu'il

appartient, plus que jamais, aux directions, présidences, encadrement académiques de rappeler constamment le corps professoral à son devoir sacré.

Bibliographie :

Lacheret, Arnaud, *Les territoires gagnés de la République ?*, Le Bord de l'Eau, 2019

Lacheret, Arnaud, *La femme est l'avenir du Golfe*, Le Bord de l'Eau, 2020

Lacheret, Arnaud, *Femmes, Musulmanes, Cadres... Une intégration à la française*, Le Bord de l'Eau, 2021

Lacheret, Arnaud and Farooq, Mohammad Omar, « The Islamic veil in the Gulf and Arabian modernity: A qualitative study on female managers », *Arabian Humanities*, Vol. 14, 2020, pp. 1-14